

Jésus et la femme malade depuis 12 ans, de l'exaucement au rétablissement

Après l'histoire de la femme cananéenne (Matthieu 15.21-28), voici celle de la femme malade depuis douze ans (Luc 8.40-56) abordée sous l'angle de « L'accompagnement pastoral : un défi pour aujourd'hui », thème du Centre évangélique des 18 et 19 novembre 2013 à Lognes.

Tout ou presque sépare la femme combative de Syro-Phénicie de cette femme craintive qui appartient sans nul doute au peuple juif. L'une se fait insistante et ne craint pas d'importuner le Maître et ses disciples pour obtenir gain de cause en faveur de sa fille, l'autre tente en silence une opération de la dernière chance pour elle-même et touche *incognito* la frange du vêtement de Jésus. Mais l'une et l'autre, pourtant si différentes, obtiennent la guérison espérée en vertu de leur foi, remarquée par le Seigneur. Il ne faut donc pas confondre, ce que nous sommes tentés de faire, foi et combativité d'une part, incrédulité et timidité d'autre part. La foi ne tire pas sa force, et heureusement, de nos qualités ou de notre volonté, mais bien de celles du Seigneur. C'est parce que la mère éprouvée comme la femme anémiée attendent tout, chacune à leur manière, du Seigneur, et espèrent en sa bonté, qu'elles sont exaucées. Ce qui signifie qu'il convient d'adapter l'accompagnement pastoral en fonction des personnes aidées comme nous le montre si bien le bon Berger.

En abordant ce passage, nous nous pencherons d'abord sur la démarche craintive et silencieuse de la femme atteinte d'une perte de sang. Nous essaierons de comprendre ensuite pourquoi Jésus tient tant à la faire parler. Nous nous intéresserons enfin à l'imbrication de cette histoire dans celle de la fille de Jaïrus, car se trouve là aussi un enseignement riche pour le ministère.

Une situation désespérante

La façon dont cette femme s'y prend pour obtenir la guérison, de façon silencieuse, quasiment comme une voleuse, n'a pas d'équivalent dans les évangiles. Pour bien comprendre sa démarche, il faut regarder de près sa situation.

Un bilan qui se passe de commentaires

Le texte de Luc et les parallèles brossent un tableau bien sombre de la situation de cette femme. Elle perd du sang depuis douze ans. Est-ce de façon importante et continue ? Nous n'en savons rien, mais le texte laisse clairement entendre que c'est une situation anormale, une forme de maladie dont elle n'a pu guérir jusqu'ici. En raison du contexte religieux et social de l'époque, les évangélistes n'ont guère besoin d'en dire plus pour que les premiers lecteurs comprennent la détresse de cette femme. 20 siècles plus tard, il convient d'apporter quelques précisions.

- **La première difficulté est physique.** Après douze ans d'hémorragies, elle doit être sévèrement anémiée et donc très affaiblie.
- **La deuxième difficulté est morale.** Il semble assez probable, eu égard aux indications du Lévitique sur l'impureté de la femme pendant ses règles comme à l'occasion de tout écoulement de sang hors de cette période, que cette femme vient de traverser douze années sans activité sexuelle et donc sans maternité. Quand on sait à la fois l'opprobre que représentait la stérilité et la durée limitée de la fécondité dans la vie d'une femme, cela devait être bien lourd à porter.
- **La troisième difficulté est médicale.** Bien que la précision de Luc « une femme... [qui avait dépensé tout son bien chez les médecins] » (v. 43) ne soit pas attestée dans tous les manuscrits, cela ne change pas grand-chose à l'affaire. D'abord parce que la

fin du verset, « et qui n'avait pu être guérie par personne », est, elle, bien attestée. Ensuite, parce que le passage parallèle de Marc lève toute ambiguïté sur l'incapacité des médecins et fait mention d'une souffrance due à leur incompétence et leur cupidité (Mc 5) :

²⁶Elle avait beaucoup souffert entre les mains de plusieurs médecins ; elle avait dépensé tout ce qu'elle possédait sans en tirer aucun avantage ; au contraire, son état avait plutôt empiré.

NB : nous touchons ici du doigt une vérité maintes fois vérifiée dans le soin pastoral : la souffrance, et ce que l'on ressent, est une affaire complexe, largement accrue par un accompagnement humain et médical inadéquat ou inexistant. Et si je comprends bien les choses, c'est un des éléments clé des soins palliatifs. La souffrance n'est jamais mieux supportée que quand elle est bien traitée médicalement *et* accompagnée avec humanité.

- **La quatrième difficulté est sociale**, c'est-à-dire, religieuse dans une société juive soumise à la Loi. En raison de ses pertes de sang, la femme est rituellement impure et ne peut donc, selon Lévitique 15.25, participer à la vie culturelle. Cette mise à l'écart loin du Temple qui fait la fierté du peuple, rythme son année et rend possible, par les sacrifices, la relation au Dieu vivant, a dû être durement ressentie par cette femme. Mais il s'y ajoute une mise en quasi quarantaine, puisque le Lévitique précise :

²⁶Tout lit sur lequel elle couchera pendant la durée de ce flux sera comme le lit de son indisposition menstruelle, et tout objet sur lequel elle s'assiera sera impur comme lors de son indisposition. ²⁷Quiconque y touchera sera impur ; il nettoiera ses vêtements, se lavera dans l'eau et sera impur jusqu'au soir (Lv 15).

Pour le dire autrement, elle n'aurait pas dû se trouver au milieu de cette foule qui se presse autour de Jésus, de peur qu'en touchant ses voisins, elle ne les rende impurs.



Elle n'aurait pas dû se trouver au milieu de cette foule...

Une histoire sans paroles

Nous pouvons donc aisément comprendre – et c'est l'avis de Leon Morris¹ – que c'est la nature même de sa maladie qui lui fait adopter une approche de Jésus aussi furtive. Je suis tenté pour ma part d'y voir une histoire sans paroles s'expliquant également par d'autres considérations :

¹ LEON MORRIS, *Luke*, Revised Edition, Tyndale New Testament Commentaries, Grand Rapids, Michigan, Inter-Varsity Press/Wm. B. Eerdmans Publishing Co., 1992, p. 174.

- **Elle n'ose pas faire face à Jésus.** Les trois synoptiques précisent qu'« elle s'approche par derrière » (v. 44) comme si elle n'osait pas faire face à Jésus. Il me semble que la nature de sa maladie n'explique pas à elle seule cette façon d'aller à reculons. Je me demande si elle n'a pas épuisé dans ses longues, pénibles et inutiles recherches de guérison toute capacité de se présenter sans honte devant ce possible « guérisseur » dont elle a entendu parler. Agir ainsi pour elle, c'est peut-être une façon de se protéger d'une nouvelle déception.
- **Elle ne dit pas un mot.** Si Matthieu, Marc et Luc laissent entendre qu'elle fait tout cela sans dire un mot, les deux premiers font état d'une délibération intérieure en ces termes : « Si je puis seulement toucher la frange de son vêtement, je serai guérie » (Mt 9.21 ; Mc 5.28). L'absence de paroles ajoutée à cette délibération intérieure signifie à mon sens une situation de repli sur soi : elle a été trop déçue par ses précédentes demandes pour oser encore parler. En évitant de demander ouvertement la guérison, elle ne risque ni une fausse promesse, ni un refus verbal, ni l'inévitable désapprobation de la foule.
- **Elle compte sur le seul toucher.** Quand le texte parle de frange, il ne faut pas penser seulement au bas du vêtement. Les textes des Nombres (15.38ss) et du Deutéronome (22.12) nous apprennent que les juifs portaient des franges ou cordons aux quatre coins de leurs vêtements pour se souvenir des commandements de l'Éternel. Et Leon Morris précise que, lorsque le vêtement était replié sur l'épaule gauche, l'une de ses franges ou cordons pendait dans le dos de la personne². Il était donc relativement aisé d'atteindre la frange par derrière au milieu d'une foule qui se bouscule. Cela étant dit, le recours au toucher par cette femme me semble revêtir (c'est le cas de le dire !) deux significations complémentaires :
 - **La première est psychologique.** Je me demande si ce n'est pas pour elle une façon de se rassurer dans la mesure où la marginalisation dont elle est l'objet est liée au toucher. Tout ce qu'elle touche devient impur selon la Loi. Si donc elle peut toucher le vêtement de ce Jésus sans provoquer ce résultat, c'est qu'autre chose est possible pour elle désormais.
 - **La seconde est spirituelle** et est étroitement liée à la première. Si donc elle peut toucher ce Jésus sans le rendre impur, se pourrait-il qu'il la rende pure ? C'est en tout cas ce qu'elle croit. Et cela s'appelle de la foi, car qui a jamais vu de ses yeux que la pureté se transmette par le toucher ou que la bonne santé soit contagieuse !

Voilà donc une femme épuisée par la maladie, socialement et religieusement marginalisée, rendue muette par ses espoirs déçus, qui, pourtant, ose une démarche timide, avec la peur au ventre. En laissant une force sortir de Lui – car je ne doute pas un instant que notre Seigneur ait accordé sciemment la guérison et qu'il ne se la soit pas laissé voler – Jésus honore la foi craintive de cette femme avant même de l'expliciter.

À ce stade de notre méditation, la question qui se pose, c'est : que faisons-nous pastoralement de ces malades, de ces blessés de la vie qui croisent notre route et savent si peu ou si mal demander de l'aide ? Savons-nous être attentifs à leurs cris silencieux et à leurs gestes maladroits ou agressifs ? Je pense à l'histoire de cette femme acariâtre dans une maison de retraite qui jetait à la figure de quiconque voulait s'adresser à elle ce qui lui tombait sous la main, du vase au pot à eau, en passant par le bassin hygiénique. Inutile de vous dire qu'elle avait peu de visites, et c'est un euphémisme ! Un membre de l'association JALMALV³ a fait l'effort de lui rendre visite, dans le silence et à une distance respectable, jusqu'à ce qu'elle soit

² *Ibid.*

³ Jusqu'À La Mort Accompagner La Vie

vaincue par cette présence aimante et attentionnée. Elle a alors exprimé ce qu'elle n'avait jamais raconté à personne et qui expliquait son ressentiment et sa colère. Lorsqu'elle était adolescente et alors qu'elle n'avait déjà plus son père, sa mère était tombée gravement malade. Elle avait donc fait venir leur médecin, mais comme il n'y avait plus d'argent pour le payer, il a exigé de la jeune fille qu'elle le paye en nature. Et cela avait duré autant que la maladie de sa mère, c'est-à-dire longtemps !

Dans nos Églises où, avec raison, nous mettons l'accent sur la parole, Parole de Dieu et réponse des hommes, le risque n'est pas mince de négliger les timides et les craintifs au profit des « forts en gueule » et des audacieux. L'accompagnement pastoral consiste à créer, dans la communauté, les conditions d'un partage à la fois sûr et paisible pour que ces personnes puissent s'exprimer sans y être contraintes. Dans ce but, il faut encourager les bavards à se taire en faisant preuve si nécessaire d'autorité. Il faut accepter pour soi-même et apprendre aux autres que le silence n'a pas forcément besoin d'être comblé. Il faut enfin aider la communauté à ne pas juger d'après les apparences. Et dans un monde de l'hypercommunication, de l'agitation et de la performance, cela veut dire apprendre à considérer que l'intérêt à accorder à une personne ne se mesure ni au nombre d'écrans qu'elle possède, ni au taux de remplissage de son agenda, ni au nombre de réunions qu'elle fréquente !

Une pédagogie étonnante

Quand, comme pour cette femme, il n'y a plus rien à dire, alors, c'est Jésus qui se met à parler. Sa réaction est étonnante et instructive.

Une invitation au dialogue

La question que Jésus pose « Qui m'a touché ? » (v. 45) a de quoi surprendre. Le Seigneur pouvait-il ignorer ce qui s'était passé ? La réponse qu'il fait aux disciples, eux-mêmes surpris par son interrogation vu la pression de la foule, pourrait le laisser penser : « Quelqu'un m'a touché, car je sais qu'une force est sortie de moi ? » (v. 46). Avec Leon Morris⁴, et comme nous l'avons déjà dit, il nous semble plus naturel de penser que Jésus a non seulement senti la force le quitter, mais que telle était sa volonté précise pour cette personne donnée, car, enfin, tous ceux qui l'ont touché dans la foule n'ont pas été guéris ! C'est peut-être pourquoi le texte précise que la femme s'est vue découverte (v. 47) : elle sait qu'il sait et n'a plus d'échappatoire.

Si donc Jésus pose cette question, ce n'est pas pour obtenir une information qui lui manque. Ce n'est pas non plus une simple question rhétorique pour manifester le don de sa puissance. Jésus a une intention bien précise :

- **Il veut d'abord nouer une relation personnelle avec cette femme**, ne pas la laisser repartir avec sa guérison. Il veut lui montrer qu'il n'est pas un thaumaturge « ordinaire », un de ses dispensateurs de guérison qui fait son *show* et ne s'inquiète nullement du devenir de la personne guérie.
- **Il veut ensuite réhabiliter publiquement cette femme** que l'impureté tenait à l'écart de la société. La Loi prescrivait l'observation d'un délai de sept jours pour s'assurer de la purification ; puis le sacrifice de deux tourterelles ou de deux pigeons, l'un pour le péché, l'autre sous forme d'un holocauste pour que le sacrificateur fasse pour elle l'expiation devant l'Éternel (Lv 15.28-30). La guérison miraculeuse introduit brusquement une situation nouvelle que Jésus prend soin de révéler publiquement pour permettre à la femme de réintégrer la société aux yeux de tous.

Au fond, le message que Jésus transmet à la femme et à la foule en posant cette étonnante

⁴ *Ibid.*, p. 175.

question, c'est : l'important, c'est la relation qu'elle est appelée à nouer avec lui et non le toucher magique de son vêtement ; ce qui l'a permis, c'est l'espérance qu'elle a manifestée maladroitement, et non une croyance superstitieuse.

NB : On peut se demander pourquoi Jésus la guérit de cette façon quasi-magique, par le simple toucher de son vêtement ? Voici quelques éléments de réponse :

- Le phénomène est rare, mais il n'est pas unique. En Actes 5.15, il est question de malades que l'on place dans les rues sur des litières et des grabats, pour que, « lors du passage de Pierre, son ombre au moins puisse couvrir l'un d'eux ». Il n'est pas dit formellement que le procédé « fonctionnait », mais témoigne au moins d'une espérance assez proche de celle de la femme de notre récit. Actes 19.11s est lui très proche de notre texte puisqu'il évoque les miracles extraordinaires de Paul « au point qu'on appliquait sur les malades des linges ou des étoffes qui avaient touché son corps ». Et le résultat était probant, puisque « les maladies les quittaient, et les esprits mauvais sortaient ». Notons que ce sont les deux seules autres mentions parmi de nombreux récits de guérison.
- Dans un registre voisin, il convient de remarquer que Jésus guérit souvent, non pas constamment, par le toucher : le sourd et muet à qui il met les doigts dans les oreilles et touche la langue avec de la salive ; l'aveugle-né dont il couvre les yeux d'une boue faite avec sa salive ; la femme voûtée à qui il impose les mains... Jésus touche les malades comme il s'est laissé toucher par notre femme... dans les deux sens du terme.
- Jésus, en accordant à cette femme la guérison par le toucher d'une frange de son vêtement, se met à sa portée. Rendue « muette » par l'épreuve, il lui accorde **d'abord** la guérison physique pour mieux lui rendre la parole **ensuite**. Il me semble que ce récit est l'exemple *a contrario* de la nécessité de la parole *dans* la foi et *pour* la foi, parce qu'il s'agit de relation avec le Dieu vivant.

Des mots qui libèrent

Entre nous, Jésus n'a pas dû lire nos manuels de psychologie qui font de la demande librement exprimée, de la démarche volontaire du patient, une règle d'or qu'il ne faut pas transgresser sous peine d'une relation inutile. Et pourtant... Il y a dans la question abrupte mais indirecte « qui m'a touché ? », dans cette invitation au dévoilement, une pédagogie toute divine. Comme je l'ai déjà dit, Jésus ne veut pas être un simple distributeur de guérison, parce qu'il sait que cette femme a aussi besoin de retrouver confiance pour être pleinement restaurée. La pousser à raconter ce qui vient de lui arriver est le premier pas sur cette voie. Lui répondre est le second. Et sa parole d'envoi est proprement libératrice.

Mais avant de l'analyser plus en profondeur, réfléchissons à ce que le texte nous apprend : en entendant la question de Jésus, la femme est toute tremblante (v. 47). De quoi a-t-elle peur ? Probablement d'abord de la réprobation de la foule quand cette dernière va apprendre qu'elle, une femme rituellement impure, a osé toucher le maître au risque de le contaminer. Ensuite, de la réaction de Jésus. Ne risque-t-il pas de désapprouver sa démarche et de lui reprendre publiquement ce qu'elle a subrepticement obtenu ? Et puis, elle est peut-être effrayée par l'horizon nouveau que lui ouvre cette guérison soudaine. En effet, l'expérience montre qu'il n'est pas si simple de gérer l'arrivée soudaine d'une chose pourtant ardemment désirée. Pensez à la liberté recouvrée ces derniers jours par les quatre otages français d'Arlit au Niger après 3 ans de captivité.

C'est ici que la parole d'envoi de Jésus intervient : « Ma fille, ta foi t'a sauvée ; va en paix. » (v. 48). Mesurons-nous bien le pouvoir libérateur de ces quelques mots ? Il lui dit

publiquement son affection (« Ma fille », seule mention de ce type dans les évangiles), il confirme explicitement que sa puissance seule a opéré le miracle (« ta foi t'a sauvée »), il efface en elle la crainte et le doute en la renvoyant avec sa bénédiction (« va en paix »).

S'il s'agit ici des paroles du bon Berger prononcées dans des circonstances peu ordinaires, j'ai appris par l'expérience que nos paroles de bergers en second ont un poids qu'il ne faut pas sous-estimer. Une partie de l'accompagnement pastoral consiste également à dire au moment opportun les paroles qui aideront au discernement du frère ou de la sœur écrasés, les encourageront s'ils hésitent. C'est étonnant ce qu'une parole dite à propos peut produire comme heureux effet. Je me souviens de ce collègue qui, après avoir longuement écouté mes plaintes annonciatrices d'un épisode dépressif, m'a dit : « Étienne, tu ne dois pas rester seul avec tes difficultés ! ». Ces propos m'ont peiné : je les ai perçus à tort comme une façon pour mon interlocuteur de se débarrasser de mon problème. Et pourtant, il avait raison, mes difficultés dépassaient ses compétences et j'avais besoin d'aide sur les plans médical et psychologique. Finalement, sa parole a été salutaire et m'a conduit à consulter le professionnel qui pouvait me secourir. C'est dire si notre rôle d'accompagnant est d'une grande importance, d'autant que si des paroles inspirées peuvent être libératrices, des paroles irréfléchies peuvent être terriblement destructrices. Nous savons tous combien les enfants peuvent être marqués à vie par les encouragements ou le mépris de leurs parents. Nous devrions donc, dans l'accompagnement pastoral, être économes en paroles et réfléchis dans nos conseils.



Nous savons tous combien les enfants peuvent être marqués à vie par les encouragements ou le mépris de leurs parents.

Une comparaison passionnante

J'aimerais maintenant, à partir de notre texte, aborder une réalité assez peu commentée. Comme vous l'avez remarqué, l'histoire de la guérison de la femme malade depuis longtemps est indissociable de celle de la résurrection de la fille de Jaïrus puisque ce dernier récit commence avant celui qui nous a jusqu'ici occupés et se termine après. L'évangéliste Luc nous offre ainsi un récit plus complexe qu'il n'y paraît à première lecture. On peut certes considérer que la première histoire est interrompue par la seconde en raison de la chronologie des faits, ce que j'incline à penser en raison de la similarité sur ce point des évangiles de Matthieu

(9.18-26), Marc (5.21-43) et Luc. Mais on ne peut s'en tenir là. Plusieurs indices, dans cette péricope, laissent penser que Luc, comme Marc, contrairement à Matthieu, invitent le lecteur à comparer les deux situations pour tirer profit de l'ensemble. Voici ce qui me conduit à le penser :

- ⇒ Il y a d'abord **la double mention du chiffre 12** dans les versets 42 et 43. L'enfant agonisante a environ 12 ans tandis que la femme malade perd du sang depuis 12 ans. 12 ans d'une vie trop brève pour la première, 12 ans d'une vie gâchée pour la seconde, car comme nous l'avons vu, perdre son sang pour une femme en Israël, ce n'est pas seulement risquer l'anémie, c'est aussi très concrètement être frappée d'impureté. Voilà deux représentantes de la gent féminine à la fois différentes par l'âge et proches dans le malheur.
- ⇒ Il y a ensuite **leur commune incapacité à invoquer l'aide du Seigneur**. L'enfant est trop jeune et trop atteinte pour aller à la rencontre de Jésus et la femme est moralement trop diminuée pour oser l'affronter publiquement. Mais, et c'est là toute la différence, si l'enfant a un père aimant qui peut se substituer à elle pour demander du secours, la femme, elle, n'a aucun recours. Or, Luc laisse discrètement entendre qu'elle en aurait besoin. Comme je l'ai déjà dit, maintes fois déçue dans ses espoirs de guérison, elle n'a plus le courage de la parole. Au fond, c'est pour elle comme pour l'enfant, l'opération de la dernière chance.
- ⇒ Il y a encore **leur étonnante guérison**. À toute extrémité, mais de façon différente, l'une et l'autre trouvent en Jésus... la vie. Pour l'enfant, c'est le retour à la vie dans le sens fort du terme, c'est une résurrection. Jésus rend à ses parents, avec une divine autorité, celle qui leur avait été arrachée par la mort. Pour la femme, c'est le retour à une vie « normale ». La guérison physique, instantanée (v. 44), s'est doublée d'une restauration religieuse et sociale. Tout bien considéré, l'enfant et la femme, proches dans le malheur, le sont aussi dans la bénédiction, inespérée, inouïe, incroyable.
- ⇒ Il y a enfin **le contraste entre les conséquences de leur guérison**. Autant Jésus conduit la femme anémiée à dévoiler son cas publiquement et à raconter comment elle a été guérie, autant Jésus veille à la confidentialité de la résurrection de l'enfant de 12 ans. Il ne permet à personne d'entrer avec lui, si ce n'est à Pierre, Jean et Jacques (Lc 8.51), fait sortir ceux qui pleurent (Mt 9.24 ; Mc 5.40) et surtout prodigue de vives recommandations pour que personne ne sache ce qui s'est passé (Mc 5.43 ; Lc 8.56). Pourquoi cette différence de traitement ? Parce que la problématique n'est pas la même. Avec la femme anémiée, c'est le besoin de rétablissement aux yeux de tous qui prime. C'est-à-dire que sa prise de parole publique est dans le prolongement de sa guérison. Jésus ne veut donc pas en faire l'économie. Avec la fille de Jaïrus, c'est le souci de la discrétion qui importe, moins pour la jeune fille que pour Jésus qui ne veut pas – c'est en tout cas ainsi que je l'interprète – qu'une telle résurrection nourrisse l'ambiguïté de l'attente messianique déjà présente parmi les siens. Ici, nous comprenons bien que la « publicité » n'ajouterait rien au miracle accompli. L'ordre prosaïque et privé du Seigneur de lui donner à manger est bien plus utile à la jeune fille qu'une invitation à raconter l'expérience qu'elle vient de traverser ! Ce qui est *in fine* assez amusant, c'est que le résultat est, dans les deux cas, similaire. Tous savent désormais que la femme anémiée a été guérie et personne ne pourra ignorer que la fille de Jaïrus a été ressuscitée. Il faut dire que l'effort de discrétion qui entoure ce deuxième miracle a été précédé d'une demande quasi publique de la part de Jaïrus. C'est probablement pour cela que Matthieu, contrairement à Marc et à Luc, termine le récit par ce constat sans ambiguïté : « le bruit s'en répandit dans toute la contrée » (Mt 9.26).

Pour revenir à la question de l'imbrication des deux récits, Luc me semble viser non seulement un but pédagogique – nous inciter à comparer les situations – mais aussi un but théologique – nous conduire à réfléchir sur Jésus. Et je crois discerner deux vérités à propos de Jésus dans ce double récit.

Jésus a un étonnant rapport au temps

Il fait face à deux demandes quasi simultanées, mais y répond d'une façon apparemment peu rationnelle. Qu'il s'agisse de priorité dans le temps ou d'urgence pastorale, le besoin de l'enfant ne souffre aucun délai. Et tout dans le récit va dans ce sens :

- La fillette est à l'agonie tandis que la femme souffre d'une maladie chronique ;
- Le père de l'enfant a formulé une requête pressante tandis que la femme n'a rien demandé, en tout cas verbalement ;
- Et surtout la femme est instantanément guérie avant même tout échange.

Est-il donc nécessaire que Jésus s'arrête en chemin et fasse fi de l'angoisse d'un père pour s'occuper d'une femme déjà sortie d'affaire ?

Le pasteur que je suis aurait aimablement, mais fermement, remis à plus tard l'entretien avec l'importune et s'en serait allé avec le sentiment, probablement vaniteux, d'un travail bien fait et de responsabilités pastorales correctement assumées.

Or, voilà que le bon Pasteur, le modèle par excellence, n'a pas ce sens-là des responsabilités ! Comme je n'ose quand même pas croire que je suis plus sage que lui, je me demande où est mon erreur. Et ce qui me rend encore plus perplexe, c'est, qu'en la matière, le Seigneur a persévéré ! Souvenez-vous qu'en une autre circonstance tout aussi tragique, la maladie de son ami Lazare, Jésus a sciemment tardé à se mettre en route pour aller à son chevet. Dans l'un et l'autre récit, c'est la mort qui menace, c'est Jésus qui tarde ! Mais c'est aussi lui qui triomphe par la résurrection !

La résurrection... voilà qui explique l'attitude curieuse de Jésus. Dans son rapport au temps, il a un autre horizon que le nôtre. Nous, nous livrons chaque jour une course contre la mort qui bien souvent nous tyrannise et nous rend peu disponibles à autrui. Lui sait que la mort n'est pas la fin et qu'il a le pouvoir de ressusciter l'enfant d'entre les morts. Il est libéré de la tyrannie de nos urgences, ce qui lui permet d'être un bon Pasteur avec tous, y compris avec une femme malade depuis douze ans.



Jésus a un étonnant rapport au temps.

Jésus n'est pas tyrannisé par nos urgences. Et c'est une bonne nouvelle :

- D'abord parce qu'il n'est pas là seulement pour ceux qui sont à toute extrémité. Même pour nos maux moins menaçants, il est capable de s'arrêter, de compatir et d'agir en notre faveur.
- Ensuite, parce qu'il sait discerner ce qui échappe à notre entendement, souvent obscurci par les pressions de la vie : « Sois sans crainte, crois seulement et elle sera

sauvée » (v. 50), « Ne pleurez pas ; elle n'est pas morte, mais elle dort » (v. 52).

- Enfin, et surtout, parce qu'il a vaincu la mort à la croix de Golgotha. Du coup, son horizon est devenu le nôtre. Comme il est ressuscité, nous savons que nous ressusciterons. La mort n'aura donc pas le dernier mot, ce qui change, dans notre existence, toute la perspective. Et j'ai le sentiment, mais j'ai bien du mal à le vivre, que le pasteur devrait garder les yeux fixés sur cet horizon nouveau pour trouver le temps d'accompagner avec une égale patience et une égale espérance la personne âgée qui attend angoissée la fin de sa vie comme le jeune adulte qui s'inquiète de savoir avec qui il pourra bien se marier.

Jésus manifeste une formidable capacité à nouer le dialogue

L'autre grande leçon de ce texte porte sur la façon dont Jésus fait surgir ou resurgir la parole chez ceux qui en sont privés.

L'enfant est privée de parole, parce qu'elle est privée de vie. Nouer le dialogue, c'est lui redonner vie. Et Jésus le fait par une invitation aussi brève que puissante : « Enfant, lève-toi ». Et elle se lève. Le résultat conduit à l'adoration : il dit et la chose arrive ! Et devant une maisonnée stupéfaite, Jésus a cette attention à la fois pertinente et touchante : il ordonne qu'on lui donne à manger. On reconnaît là le bon Berger.

Comme je l'ai déjà indiqué, la femme aussi est privée de parole. Et il sait habilement, après l'avoir guérie physiquement, l'inviter à s'exprimer pour la rétablir religieusement et socialement.

Ce que me dit ce double récit, c'est que **Jésus n'est pas arrêté par nos silences**. Et c'est une bonne nouvelle :

- D'abord parce qu'il répond aussi à nos prières muettes et ne méprise pas notre foi craintive ;
- Ensuite parce qu'il comprend mieux que nous ne pouvons le faire nos vrais besoins et y répond entièrement ;
- Enfin parce qu'il renoue le fil du dialogue quand il a été rompu et nous remet en route.

En vous disant cela, je pense à Benjamin, un personnage fictif, qui pourrait être le petit-fils, le fils, le frère d'un bon nombre d'entre vous. Benjamin est un accro de l'écran sous toutes ses formes. Jugez plutôt ! Un quart d'heure seulement après avoir quitté sa copine, il lui envoie le premier texto d'une longue série entrecoupée de coups de fil, probablement pour préciser les nuances que le langage SMS ne permet pas. Et pour faire bonne mesure, Benjamin fait tout cela devant l'écran de son ordinateur où, simultanément, il consulte la page Facebook de sa tribu tout en abreuvant ses camarades d'interrogations quasi métaphysiques – Elle t'a défoncé ta mère, l'autre jour, quand tu es rentré ? Tu joues au poker ce soir ? – sur sa messagerie instantanée. Pour que le doute ne s'instille pas dans votre esprit, je juge utile de vous préciser une chose : Benjamin n'a pas deux cerveaux, il a simplement une trentaine d'années de moins que moi.

Eh bien ! La bonne nouvelle, mes amis, c'est que Benjamin, tyrannisé par les urgences de son mode de communication et paradoxalement réduit au silence avec Dieu par le fond sonore qu'il entretient constamment, n'est pas inaccessible au Seigneur. C'est ce que je crois discerner dans cette double et belle histoire des évangiles synoptiques. Jésus n'est pas à la remorque des urgences de Benjamin, pas plus qu'il n'est arrêté par son silence. Lui qui a vaincu la mort, et qui sait mieux que tout autre briser la glace, saura trouver le chemin de son cœur. Comment puis-je en avoir la paisible certitude ? À cause de la grâce de Dieu manifestée en Jésus-Christ. Benjamin, c'est peut-être aussi ce jeune de votre Église qui semble si difficile

d'accès. Que sa prière soit muette ou maladroite, à moins que ce ne soit la vôtre, vous pouvez aller en paix, le Seigneur fera son œuvre comme il l'a faite pour cette enfant agonisante et cette femme malade depuis douze ans. La confiance en Dieu n'est pas utile seulement pour ceux que nous accompagnons, elle l'est aussi pour nous qui accompagnons.

Étienne Lhermenault